

Télérama



À L'OCCASION DU START

**LES MÉTIERS DE
L'ILLUSTRATION,
DE LA BD
ET DU CINÉMA
D'ANIMATION**



64

LES MÉTIERS DE L'ILLUSTRATION ET DE LA BANDE DESSINÉE

Qu'ils et elles racontent leurs histoires en albums ou dans la publicité, les pros du crayon doivent savoir s'adapter. Le maître mot : polyvalence.

68

LES MÉTIERS DU CINÉMA D'ANIMATION

Des animateurs 2D ou 3D, des storyboarders, des scénaristes... Le secteur, en perpétuelle évolution, est très friand de nouveaux talents.

72

LES CLASSES PRÉPA

Comment se repérer dans la foule de formations, publiques ou privées, proposées ? Suivez le guide.

DES POSSIBILITÉS INFINIES

Par Benjamin Roure

Dossier réalisé par Benjamin Roure, sous la direction de Fabienne Pascaud. Conception graphique: Loran Stoskopf et Françoise Marquet-Drouin. Iconographie: Laurent Abadjian. Édition: Éléonore Quesnel. Révision: Aliénor Thomas. Couverture: Cruschiform pour les *Histoires du soir pour filles rebelles, 100 femmes françaises extraordinaires*, éd. Les Arènes.

« Se lancer dans des études artistiques n'est peut-être pas la voie la plus sûre, mais je suis persuadé qu'il vaut mieux essayer que d'avoir des regrets plus tard dans sa vie. » C'est le leitmotiv d'Osman Cerfon, réalisateur de films d'animation, qui vient d'achever son cinquième court métrage et enseigne à La Poudrière. Ainsi, le chemin des études d'art n'est pas seulement celui d'un apprentissage technique – le dessin d'observation, les logiciels 3D... –, mais aussi le temps d'une découverte de sa voie et de ses désirs. « Même si on a parfois besoin de solitude pour creuser en soi, passer par une école permet un partage de culture, une ouverture d'esprit, et c'est surtout une immersion formidable avec des gens qui ont les mêmes centres d'intérêt », s'enthousiasme l'illustratrice Cruschiform.

Et c'est aussi à l'école que se créent les premiers réseaux, indispensables pour décrocher ses premiers stages, ses premières commandes. Car une fois diplômé, le gouffre du

monde du travail est vertigineux. Si les futurs as de l'animation peuvent se rassurer de la bonne santé globale du secteur, auteurs et illustrateurs, eux, doivent s'accrocher pour espérer vivre de leurs plume et crayons. Polyvalence et ténacité sont les bouées de survie dans un monde de l'édition de plus en plus précaire. Travailler comme infirmière telle Marylou Meli, choisir de vivre dans une camionnette comme Clara Lodewick, dessiner pour des campagnes de pub comme Cruschiform, voici quelques exemples concrets de la vie d'autrice (et d'auteur) aujourd'hui. Aucune de ces trois-là ne regrette aujourd'hui sa décision de suivre une formation artistique, car elles vivent leur passion, malgré tout. Alors, pourquoi pas vous ? ●

Télérama est partenaire du Salon des études artistiques Start, qui se tient au Carrousel du Louvre les 10 et 11 décembre, Paris 1^{er}. start.groupelemonde.fr

ARTISTE ? CE N'EST PAS UN AVENIR TOUT TRACÉ

Se faire une place dans le monde de la bande dessinée ou de l'illustration, oui, c'est possible. À condition d'être persévérant. Et polyvalent...

TROIS QUESTIONS À...

CRUSCHIFORM, ILLUSTRATRICE

À 39 ans, Marie-Laure Cruschi, dite Cruschiform, crée des images lumineuses pour la presse et la publicité, et des livres jeunesse interrogeant les formes et les couleurs, tels *Colorama* ou *Il était une forme*.

Comment avez-vous découvert le métier d'illustratrice ?

Enfant, j'aimais dessiner mais je ne me projetais pas dans une vie d'artiste, que je pensais trop solitaire, pas assez utile... C'est en découvrant la filière arts appliqués au lycée que tout a changé : dessiner pour répondre à un cahier des charges, dans une lo-

gique d'architecture, de stylisme, de design, tout cela faisait sens pour moi. Après ces années fondatrices, je suis entrée à l'école Estienne où j'ai découvert les métiers du livre, au travers des techniques traditionnelles. Puis, avant de réussir à entrer à l'École nationale supérieure des arts décoratifs, à Paris, j'ai suivi une licence d'arts appliqués à l'université qui s'est révélée très complémentaire avec mon parcours, car on y mène une analyse et une réflexion plus poussées que dans les formations pratiques.

Comment s'est déroulée votre insertion professionnelle ?

Les Arts-Déco permettaient une grande liberté d'exploration, mais ne préparaient pas bien au monde professionnel, à la pratique concrète du métier, aux problèmes de facturation, de statut... En sortant, j'avais besoin de retrouver un rythme de travail plus intensif qu'à l'école, alors j'ai frappé à la porte des agences de communication, et j'ai commencé en direction artistique, pour des campagnes de publicité. Là, par le graphisme, je revenais à mon amour pour les arts appliqués. Mais le travail en agence est si dense qu'il assèche la créativité et fait perdre du sens. J'ai préféré retourner vers un terrain d'expression plus personnel, et j'ai proposé mes illustrations à la presse.

Aujourd'hui, comment vivez-vous de l'illustration ?

Il m'a fallu six ans après les Arts-Déco pour atteindre une stabilité financière en tant qu'illustratrice. Aujourd'hui, je suis en recherche constante d'un équilibre entre la publicité, la presse et les livres. J'ai besoin de ce travail sur mes propres livres, mais il est long et peu lucratif, alors je dois l'associer à des commandes. Mais j'ai la chance que mon travail soit demandé, je peux choisir des projets intéressants qui ne trahissent pas mon éthique. Dans ce métier, au-delà d'une persévérance à toute épreuve, il faut aussi savoir écouter ses envies pour éviter la saturation ●

cruschiform.com

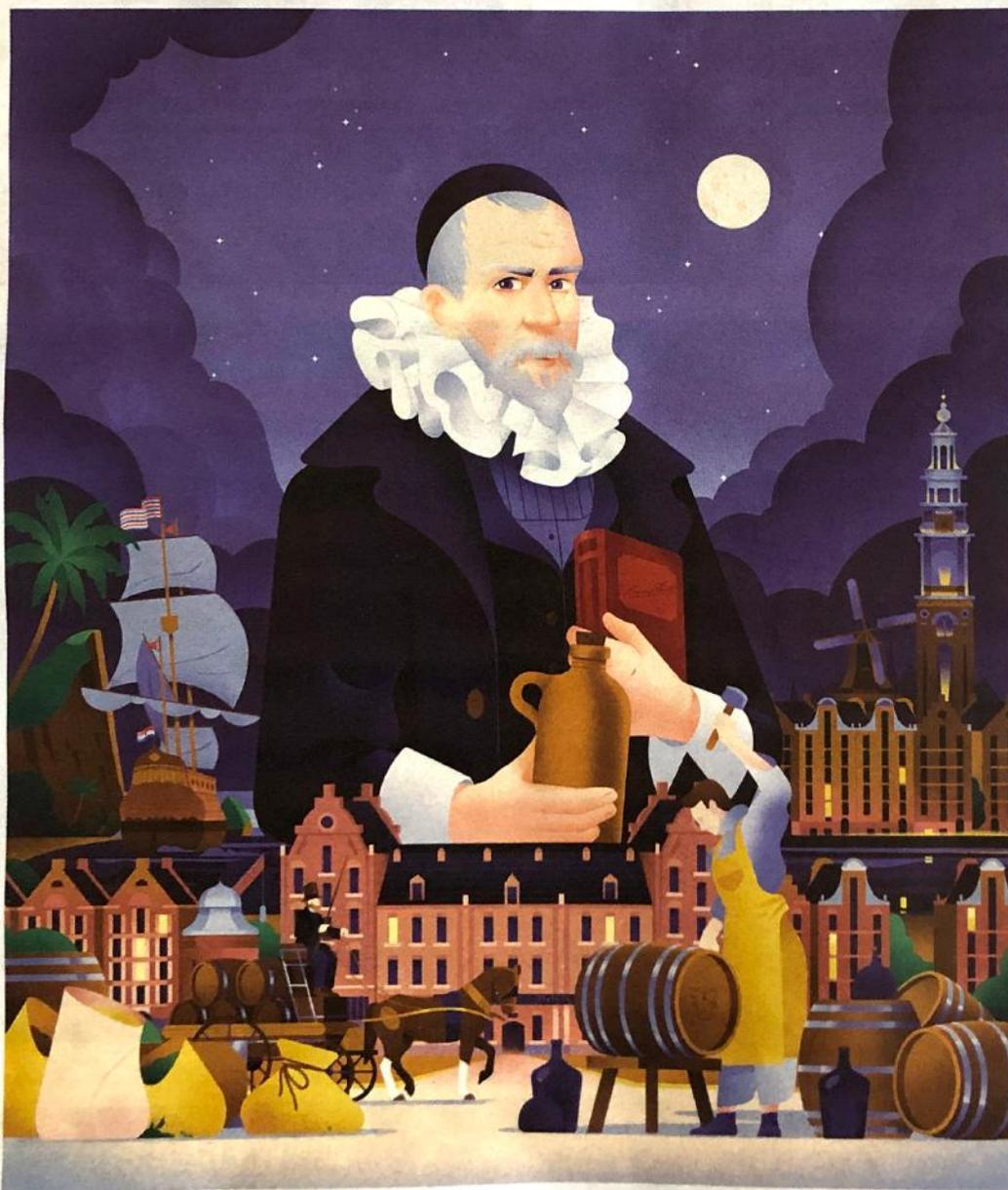


Illustration de Cruschiform réalisée pour une vitrine du musée House of Bols, à Amsterdam.

MARYLOU MELI,
32 ANS, DIPLÔMÉE DE L'ÉCOLE
INTERNATIONALE DU MANGA
ET DE L'ANIMATION (EIMA)

« J'ai commencé ma vie professionnelle comme infirmière, mais l'envie de raconter des histoires était trop forte. J'avais un niveau basique en dessin, mais j'adorais le manga, alors j'ai candidaté à la Human Academy à Angoulême et à l'EIMA à Toulouse. J'ai rejoint cette dernière car son ambition de former des auteurs pouvant publier du manga en France m'a convaincue. Le cursus de trois ans est dense, axé sur la technique afin d'acquérir les codes de la narration manga. L'école prépare aussi à la sortie, car on y monte des dossiers d'édition et le jury final est composé d'éditeurs de mangas français. J'ai ainsi présenté un projet pour la plateforme Webtoon Factory de Dupuis, avec qui j'ai signé



Marylou Meli a développé le projet *Space Maru* pour la Webtoon Factory des éditions Dupuis.

pour une première saison de vingt-quatre épisodes. J'ai pu m'y consacrer toute l'année 2021 et, depuis, je développe d'autres projets tout en travaillant en tant qu'infirmière. Le métier d'autrice n'offre pas de sécurité, mais je ne regrette pas mon choix car je vis ma passion. »

À lire : *Space Maru*, sur webtoonfactory.com

CLARA LODEWICK,
25 ANS, AUTRICE DE BD

« Enfant, en observant ma mère coloriste et, dans une moindre mesure, mon père scénariste, j'avais une vision artisanale du métier d'auteur de bande dessinée. Je rêvais de travailler pour *Spirou*, et je prenais des cours dans une académie de dessin. Puis j'ai réussi à intégrer le cursus de bande

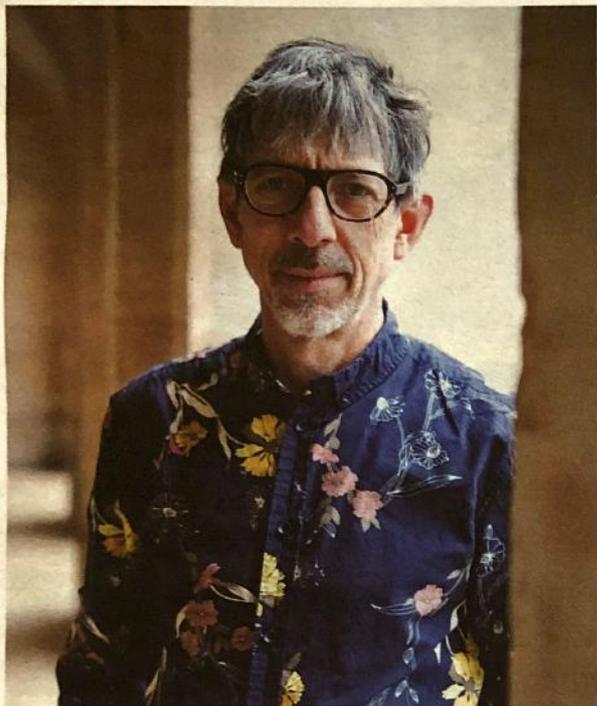
dessinée de l'école Saint-Luc, à Bruxelles. Trois années enrichissantes, d'abord très cadrées puis laissant de plus en plus de liberté, pendant lesquelles il m'a quand même manqué des cours pratiques sur les statuts ou les contrats. Ensuite, sans trop savoir comment m'y prendre, j'ai démarché les éditeurs avec mes projets d'albums, tout en ayant un job alimentaire. Heu-

reusement, pendant ce temps, je dessinais des fanzines. Cela me permettait de rester au contact du milieu, d'avoir le regard critique d'autres auteurs sur mon travail. La sortie de mon premier livre a débloqué pas mal de choses professionnellement : ce premier mur est très difficile à franchir, mais après, tout est plus simple. »

À lire : *Merel*, éd. Dupuis.



Merel, le premier album de Clara Lodewick, une fine chronique rurale exécutée au stylo et à la gouache.



Joseph Béhé :
« L'affiche, le dessin
de presse, les
concerts dessinés
sont des possibilités
pour les étudiants. »

ouverte sur l'édition, le graphisme, le cinéma. Aujourd'hui encore, la HEAR interroge la marge du dessin, en regardant du côté de la peinture ou des narrations numériques.

Faut-il passer par une classe préparatoire pour y entrer ?

Pas forcément, car la singularité du parcours est un critère de sélection. Après la première année, nous ouvrons dix places dans l'atelier d'illustration, pour quelque cent cinquante candidats : en moyenne, six viennent de notre première année, quatre viennent d'ailleurs, des écoles supérieures d'art d'Angoulême ou d'Épinal, ou de Saint-Luc, en Belgique, par exemple. Nous tenons beaucoup à cette ouverture.

On reproche parfois aux écoles d'art de ne pas assez préparer aux contraintes du monde professionnel.

Que fait la HEAR sur ce point ?

On tient aux étudiants un discours de vérité : aujourd'hui, on ne vit plus de la seule publication de livres. Avoir une autre activité, sortir un album de temps en temps, est habituel, alors nous décloisonnons. L'affiche, le dessin de presse, les résidences, les concerts dessinés sont des possibilités pour eux... Mais surtout, nous leur permettons d'expérimenter, et de créer leur propre champ professionnel. Enfin, nous leur finançons l'accès aux conseils et ressources de l'association Central vapeur pro à la sortie, afin qu'ils soient guidés sur les questions juridiques ou fiscales ●
À Strasbourg. Publique. 850 €/an.
hear.fr/arts-plastiques/illustration

TROIS QUESTIONS À...

JOSEPH BÉHÉ, ENSEIGNANT À LA HAUTE ÉCOLE DES ARTS DU RHIN (HEAR)

Auteur et professeur de bande dessinée, Joseph Béhé détaille la philosophie particulière de l'atelier d'illustration de la HEAR, anciennement Arts-Déco de Strasbourg, qui a vu passer, entre autres, Mathieu Sapin, Camille Jourdy, Delphine Perret ou Simon Roussin.

Qu'est-ce qui fait la spécificité de l'atelier d'illustration de la HEAR aujourd'hui ?

Elle tient d'abord à l'idée de son fondateur, Claude Lapointe, en 1974, qu'on n'y apprendrait pas le dessin mais la narration visuelle et le rapport texte/image. Aucune école d'art ne le faisait à l'époque, et l'illustration était dédaignée. Les directeurs suivants, dont Guillaume Dégé, ont perpétué ces principes, et l'école s'est peu à peu

« ON NE SIGNE PAS UN ALBUM DÈS LA SORTIE DE L'ÉCOLE »

Maximilien Chailleux, directeur de l'Académie de bande dessinée Delcourt, à Paris, le rappelle : les diplômés doivent être patients.

Enseignez-vous un style particulier ?

Non, je me refuse à enfermer les étudiants dans une voie trop étroite. Nous enseignons les métiers de la bande dessinée, et principalement celui d'auteur, autour de la question de la narration : l'objectif est de savoir raconter une histoire, peu importe que ce soit dans un style manga, comic ou franco-belge.

Quelle est la plus-value de passer par une formation ?

Une école fait gagner du temps. Chez nous, la troisième année est celle de la professionnalisation. Le fait que l'école soit adossée à une maison d'édition permet un contact direct avec le milieu professionnel.

Mais les diplômés mettent souvent du temps à être publiés, quand ils y parviennent...

C'est certain : on ne signe pas un album dès la sortie de l'école. Cela peut prendre quelques années, et il faut s'attendre à devoir exercer une activité parallèle. Nous ouvrons nos étudiants à tous les métiers de la chaîne du livre, ainsi qu'aux secteurs de l'animation et du jeu vidéo. Mais s'ils sont tenaces, ils pourront atteindre leur rêve : l'école n'a que neuf ans d'existence et les anciens ont déjà sorti une vingtaine de titres !
| À Paris. Privée. 7100 €/an.
academie-bd.fr

QUELQUES ÉCOLES

CESAN,
à Paris. Privée.
6050 €/an. cesan.fr
EESI (ÉCOLE EUROPÉENNE SUPÉRIEURE DE L'IMAGE),
à Angoulême.
Publique. 590 €/an.
eesi.eu

ÉCOLE SUPÉRIEURE DES ARTS SAINT-LUC,
à Bruxelles. Privée.
807 €/an. stluc-bruxelles-esa.be

ÉCOLE PIVAUT,
à Nantes et Rennes.
Privée. 4600 €/an.
ecole-pivaut.fr
ÉCOLE JEAN-TRUBERT, à Paris.
Privée. 6640 €/an.
ecolejeantrubert.com

ÉCOLE DE CONDÉ,
à Paris, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Nice, Nancy et Rennes.
De 6850 à 8900 €/an. ecoles-conde.com

ÉMILE COHL,
à Lyon. Privée.
9200 €/an. cohl.fr
EIMA (ÉCOLE INTERNATIONALE DU MANGA ET DE L'ANIMATION),
à Toulouse. Privée.
6700 €/an. eima.school

HUMAN ACADEMY,
à Angoulême.
Privée. 7600 €/an.
eu.athuman.com



ET SOUDAIN, L'IMAGE PREND VIE

Graphisme, storyboard, design sonore... Friand de nouveaux talents, le cinéma d'animation englobe une passionnante diversité de métiers.

TROIS QUESTIONS À... MARINE LACLOTTE, RÉALISATRICE

Diplômée de l'Ésaat Roubaix et de l'EMCA, la réalisatrice de 31 ans s'épanouit dans le genre rare du documentaire animé. Son court métrage *Folie douce, folie dure*, sur le quotidien de patients d'institutions psychiatriques, lui a valu un César.

Pourquoi avoir choisi la voie du cinéma d'animation ?

Enfant et adolescente, j'ai beaucoup hésité entre le dessin et le théâtre. En bac arts appliqués, face à mes dessins, un professeur m'avait dit que j'étais faite pour le dessin animé... Je n'y avais jamais pensé, mais en visitant les écoles spécialisées, j'ai su que j'avais trouvé ma voie. J'ai alors intégré l'Ésaat (École supérieure des arts appliqués

et du textile) de Roubaix. Son DMA animation [diplôme des métiers d'art, devenu DNMADE, diplôme des métiers d'art et du design, en trois ans, ndlr] comprenait à la fois des matières scolaires et des cours techniques, tout en permettant de lancer des projets de films. C'était fabuleux de mettre le pied dans cet univers, mais deux ans c'était trop court : j'avais besoin de plus de temps et d'espace pour expérimenter. C'est pour cela que je suis entrée à l'EMCA (École des métiers du cinéma d'animation) à Angoulême.

Que reprenez-vous de ce cursus ?

Le DMA était dense et rigoureux, l'EMCA offrait une très grande autonomie. Les deux se sont révélés complémentaires. C'est à l'EMCA que j'ai découvert le documentaire animé : les étudiants de la filière universitaire

Creadoc nous présentaient un documentaire radio et il fallait en imaginer une version animée. Je me suis rendu compte que le dessin animé avait la capacité de représenter des choses impossibles à montrer en prises de vues réelles et qu'on pouvait transmettre ainsi des émotions fortes. Je m'étais promis de poursuivre dans cette voie, car je voulais pouvoir aller moi-même sur le terrain interroger des gens.

Avez-vous pu le faire dès le diplôme validé ?

J'ai d'abord eu la chance d'être retenue dans le dispositif « En sortant de l'école », une collection de courts métrages conçus par de jeunes diplômés. On bénéficie d'un mois de résidence, on baigne dans le milieu immédiatement... C'est un gain de temps énorme. Puis j'ai travaillé sur mon documentaire *Folie douce, folie dure* durant quatre années. Le format du court métrage est celui qui offre la plus grande liberté de création, par rapport à un long métrage pour lequel on doit composer avec de nombreux partenaires financiers. Aujourd'hui, je jongle entre des postes d'animatrice ou de chef de poste sur d'autres films et mes projets : je développe un nouveau documentaire, qui se déroule dans une école primaire ●

Folie douce, folie dure, de Marine Laclotte, a obtenu le César 2022 du court métrage d'animation.

3 QUESTIONS À...

**AYMERIC HAYS-NARBONNE,
DIRECTEUR PÉDAGOGIQUE
DE L'ÉCOLE ÉMILE-COHL**

L'école Émile-Cohl forme en cinq ans des réalisateurs de films d'animation, à Lyon, et des spécialistes du layout et du storyboard, en deux ans à Angoulême. Plus que la technique, son directeur pédagogique prône la création d'images porteuses de sens.

Pourquoi la spécialisation en animation n'intervient-elle qu'après la troisième année à Émile-Cohl ?

Ici, quelle que soit la filière – édition, jeu vidéo ou animation –, le dessin reste l'outil fondamental qui ouvre toutes les portes : une image qui fait sens, un dessin juste pour raconter juste. À l'heure où les intelligences artificielles commencent à engendrer des images, il faut imposer une vision d'artiste, irremplaçable, porteuse d'enjeux. C'est pourquoi notre tronc commun de trois ans appuie d'abord sur le geste de l'artisan pour aller ensuite vers la narration, et pour que l'étudiant, qui va dessiner huit heures par jour, soit sûr qu'il s'agit là d'un métier.

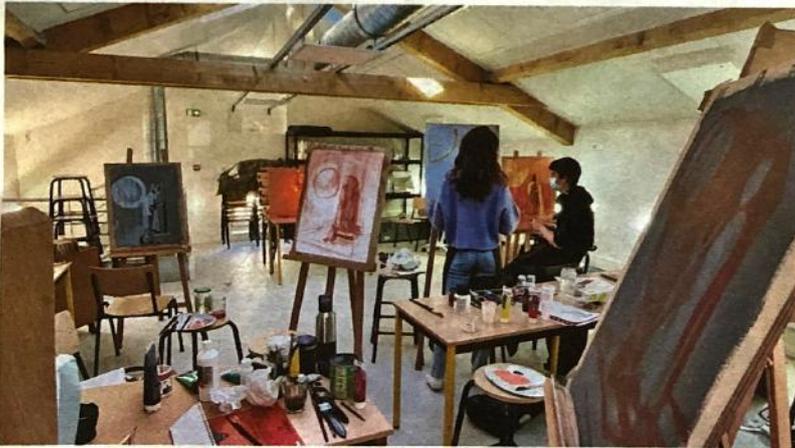
Quel est l'objectif des années suivantes ?

Au bout de trois ans, nous délivrons un diplôme de dessinateur praticien et certains étudiants partent tenter leur chance sur le marché du travail. Mais les années 4 et 5 apportent la « surcouche » qui fera d'eux des réalisateurs, ainsi qu'un lien accru avec le milieu professionnel : la dernière année se conclut par un stage de six mois. À l'issue de celui-ci, entre 60 et 70 % des diplômés sont déjà en poste.

Mais tous les « cohliens » ne seront pas réalisateurs...

Nous sommes transparents : tous nos diplômés n'auront pas immédiatement le poste de leurs rêves. Mais après l'école, ils auront les compétences pour démarrer, et on peut s'épanouir à d'autres postes que celui de réalisateur. Les métiers d'animateur 2D ou 3D, ceux des effets visuels ou du storyboard sont demandés en France. Sans compter ceux du jeu vidéo, car c'est un secteur qui exige des compétences proches et qu'on aurait tort de trop séparer de celui du dessin animé ●

À Lyon. Privée. 9200€/an. www.cohl.fr



À Lyon mais aussi à Angoulême (ci-dessus), l'école Émile-Cohl dispense une prépa dessin.

**OSMANE CERFON,
41 ANS, RÉALISATEUR, DIPLÔMÉ
DE LA POUDRIÈRE**

« Même si on peut s'exercer facilement chez soi, je pense qu'il est compliqué d'apprendre l'animation en autodidacte. Passer par une formation permet de prendre le temps de seerner : on sera toujours meilleur dans un domaine où on se fait plaisir. J'ai moi-même mis du temps à trouver. J'ai commencé par un BTS communication, avant d'intégrer les Beaux-Arts d'Épinal en spécialisation image et narra-

tion. Puis j'ai senti que je n'avais pas terminé mon parcours. J'ai passé une année à préparer des concours, année qui m'a fait prendre conscience de la chance de pouvoir faire des études. Et, malgré mon faible niveau en animation, je suis entré à La Poudrière, une école basée sur des exercices pratiques avec des professionnels, où il n'y avait pas de notes : je n'avais jamais été autant impliqué dans mon travail ! J'ai surtout découvert un secteur d'une grande richesse, où on apprend de nouvelles choses sur chaque production. »

« POUR LES JEUNES BIEN FORMÉS, IL Y A DU TRAVAIL EN FRANCE »

Pierre Meloni, directeur du studio Folimage (*Une vie de chat, Les Cahiers d'Esther...*), suggère aux étudiants d'être polyvalents pour évoluer dans l'animation.

Recrutez-vous des jeunes diplômés ou préférez-vous des profils plus aguerris ?

Nous prenons des jeunes depuis notre fondation, voilà quarante et un ans : à l'époque, c'étaient des objecteurs de conscience en service civil ! Aujourd'hui, nous accueillons des stagiaires des Gobelins, de l'EMCA, d'Émile-Cohl ou de l'école Pivaut, par exemple, que nous embauchons parfois ensuite.

Quel type de profil recherchez-vous ?

C'est variable selon les productions. Mais Folimage ne fait pas de 3D et est portée sur le graphisme et la narration, alors nous cherchons plutôt des gens qui aiment dessiner et se fondre dans une ligne artistique définie.

Certains postes sont-ils plus demandés que d'autres ?

Historiquement, les studios ont toujours manqué de bons storyboarders car c'est un métier complexe, qui demande une maîtrise de tous les ressorts d'un film. Actuellement, on sent une petite tension sur les animateurs, et les salaires augmentent en conséquence. Par exemple, un intervalliste, qui assiste l'animateur, démarre à 2 000 euros bruts. Pour les jeunes bien formés, il y a du travail en France.

Quelles sont les possibilités d'évolution dans l'animation ?

Avec la professionnalisation du secteur, on reste plus longtemps sur le même poste. Mais il est toujours possible de changer, de devenir réalisateur après être passé par différents postes. Dès lors, les profils polyvalents, comme ceux qui viennent de La Poudrière notamment, auront plus de facilités à évoluer.

MATHIEU BARBE,
27 ANS, DIPLÔMÉ DE L'ECV

« Au lycée, je n'étais pas très bon élève, sauf en art. Je rêvais de réaliser des cinématiques de jeux vidéo, mais ce monde restait très flou pour moi. J'ai quitté La Réunion pour entrer à l'ECV Bordeaux, et j'ai découvert les métiers de l'animation. Le concept art, la modélisation, le scénario, le sound design, tout me plaisait ! Mais en sortant, ç'a été la douche froide, car les studios étaient réticents à embaucher des jeunes. Finalement, j'ai été recruté par BUF, spécialiste des effets visuels (VFX),

et j'ai travaillé sur de grosses productions, mais sur des missions courtes, sans lendemain, ce qui était assez dur. Heureusement, j'ai pu rebondir à Fortiche, qui produit la série Arcane, en tant que modélisateur environnement. L'animation, c'est une course de fond par rapport aux sprints que sont les VFX, et je trouve ce rythme de travail plus agréable. Mon conseil pour les futurs étudiants : ce n'est pas le diplôme qui compte, mais le book personnel. Il faut l'améliorer sans cesse et le montrer aux recruteurs avant même la fin des études. »



Mathieu Barbe a travaillé en tant que modélisateur environnement sur l'ambitieuse série Arcane (Netflix, 2021), produite par le studio français Fortiche.

QUELQUES ÉCOLES

LES GOBELINS,
à Paris. Dépend
de la Chambre
de commerce.
9300 €/an.
gobelins.fr

LA POUDRIÈRE, à
Bourg-lès-Valence.
Publique. 1000 €/
an. poudriere.eu

**EMCA (ÉCOLE
DES MÉTIERS
DU CINÉMA
D'ANIMATION),**
à Angoulême.
Dépend de la
Chambre de
commerce.
6750 €/an.
angouleme-emca.fr

PÔLE 3D,
à Roubaix.
Privée. 8932 €/an.
pole3d.com
École Georges-
Méliès, à Orly.
Privée. 8500 €/an.
ecolegeorgesmelies.fr

RUBIKA,
à Valenciennes.
Privée. 9100 €/an.
rubika-edu.com
**ENSAD (ÉCOLE
NATIONALE
SUPÉRIEURE
DES ARTS
DÉCORATIFS),**
à Paris. Publique.
438 €/an. ensad.fr

ECV,
à Paris, Bordeaux,
Lille, Nantes,
Aix-en-Provence.
Privée. De 7030
à 9150 €/an. ecv.fr
L'ATELIER,
à Angoulême.
Privée. 7600 €/an.
ecolelatelier.com

**ÉSAAT (ÉCOLE
SUPÉRIEURE DES
ARTS APPLIQUÉS
ET DU TEXTILE),**
à Roubaix.
Publique. Gratuit.
esaat-roubaix.com

MOPA,
à Arles. Privée.
7750 à 8200 €/an.
ecole-mopa.fr
ARTFX,
à Montpellier,
Lille et Paris.
8900 à 9200 €/an.
artfx.school

BIEN SE PRÉPARER

Les écoles supérieures d'art publiques sont accessibles sur concours, avec un baccalauréat. C'est le cas également de grandes écoles privées d'animation. Or, si ces établissements prennent chaque année des bacheliers tout juste diplômés, les candidats

sont nombreux pour des places limitées. Voici la raison d'être des classes préparatoires: prendre le temps de constituer un dossier artistique, de découvrir les différents programmes des écoles supérieures et de consolider sa motivation ●

Lors des portes ouvertes de l'école Prép'art, à Paris, en mars 2022.



SITES UTILES

RÉSEAU DES ÉCOLES DE CINÉMA D'ANIMATION,
reca-animation.com
ONISEP,
www.onisep.fr

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉCOLES SUPÉRIEURES D'ART ET DESIGN PUBLIQUES,
andea.fr

D'AUTRES PRÉPA

APPÉA,
l'Association nationale des prépas publiques aux écoles supérieures d'art est un réseau de vingt-trois classes préparatoires, au coût bien inférieur aux prépas privées.
appea.fr

CPES-CAAP,
dans 13 lycées en France, les classes préparatoires aux

études d'art – classes d'approfondissement en arts plastiques – sont publiques et gratuites, et valident une année de licence.

ATELIER DE SÈVRES,
à Paris. Privé. 8 410€. atelier-desevres.com
ATELIER HOURDÉ,
à Paris. Privé. 8 195€. atelier-hourde.fr

« IL FAUT PASSER AU MOINS SIX CONCOURS »

Installée à Paris, Toulouse et Aix-en-Provence, Prép'art est une école préparant intensivement, en quelques mois, aux concours des écoles d'art et d'animation. « Notre mission est aussi d'aider les élèves à bien s'orienter », explique Lionel Dax, directeur des études.

Les écoles supérieures d'art sont accessibles dès après le bac.

Quelle est la plus-value d'une classe préparatoire ?

Nous préparons aux écoles publiques mais aussi à certaines écoles privées à la sélectivité forte, telles Rubika, Émile-Cohl, ou Georges-Méliès pour l'animation. La majorité de nos élèves sortent du bac et ne savent pas comment préparer le dossier artistique demandé aux concours. Quand on vient d'un milieu qui n'a qu'un accès limité à la culture,

quand on n'a jamais pris de cours de dessin, on ne part pas sur un pied d'égalité avec ceux qui sont déjà immergés dans l'art. La prépa sert à combler cela, mais aussi à orienter les élèves en identifiant les écoles qui leur conviennent le mieux.

Comment s'articulent les mois de préparation ?

Le premier temps est consacré à l'apprentissage des outils et à la culture artistique, sans spécialisation. Le deuxième temps est celui de la constitution du dossier personnel et de l'orientation, avec un tuteur qui valide la cohérence du projet. Des cours spécifiques sont mis en place, par exemple pour ceux qui visent des écoles d'animation. Enfin viennent la préparation aux épreuves des concours et le suivi des travaux à la maison demandés par les écoles.

Ce n'est pas du bachotage : Prép'art vise à révéler l'identité singulière de chacun des élèves.

Combien les étudiants doivent-ils passer de concours ?

Nous les encourageons à passer au moins six concours, et pas seulement les écoles les plus demandées comme les Arts-Déco, à Paris, avec ses quelque trois mille candidats pour seulement trois cent cinquante retenus au deuxième tour ! Certaines très bonnes écoles attirent moins et offrent donc une possibilité accrue d'intégrer un cursus. C'est le principal, car des passerelles existent par la suite entre les établissements. Il ne faut pas non plus oublier les écoles à l'étranger, aux cursus parfois plus spécifiques. Au final, près de 95 % de nos élèves décrochent au moins une école. | À Paris, Toulouse et Aix-en-Provence. Privée. 500 places, 7 450 €/an. prepart.fr